Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 18 (1880)
Heft: 42

Artikel: Lettres de Lausanne : à Monsieur Muller, publiciste
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-185937

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Dix-huitième année. N° 42 Samedi 16 Octobre 1880.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedi.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr. 50.
Pour l'étranger : 6 fr. 60.

On peut **s'abonner** aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être franchis.

Lettres de Lausanne.

A Monsieur Muller, publiciste.

Jersey.

Mon cher ami,

Vous me demandez de mes nouvelles et vous me reprochez en termes très vifs mon silence d'un long mois. Je vous dois des excuses, je le reconnais, et je vous les présente bien humblement. Vous me permettrez cependant de plaider devant vous les circonstances atténuantes, la fatigue et les ennuis d'une installation.

Car me voilà installé à Lausanne, au bord du lac Léman, bien simplement et bien confortablement tout à la fois, et, si vous vous attendez de ma part à des récits d'aventures étourdissants, vous en serez pour vos frais d'illusions.

Lausanne est une bonne petite ville protestante, où l'on monte pour le moins autant que l'on descend, bâtie, me dit-on, d'après les directions d'un architecte qui avait, comme le général Trochu, son plan déposé chez un notaire.

Une des premières curiosités naturelles que mes hôtes m'ont fait voir est le Grand-Pont, que l'on appelle ainsi parce qu'il l'a été autrefois ; selon d'autres, cette œuvre d'architecture tirerait son nom d'un café très connu qui se trouve à l'une de ses extrémités. On discute cette question dans les sociétés d'histoire.

Je réserve pour une autre lettre mes impressions sur la cathédrale, monument gothique que j'ai visité en compagnie d'un jeune architecte de talent, qui est, m'a-t-il dit, historiographe des monuments helvétiques avec l'autorisation du gouvernement.

A ce propos, il faut que je vous conte une altercation bien désagréable que j'ai eue peu de jours après mon arrivée. On m'a présenté à quelques messieurs fort aimables au premier abord, journalistes et avocats, qui se sont tout à coup, je ne sais pourquoi, mis en tête de me faire poser, si vous me passez l'expression.

Avec le plus grand sérieux, ils se sont permis de me raconter qu'ils avaient un gouvernement à eux, siégeant à Lausanne, des pouvoirs législatif, exécutif et judiciaire, et bien plus, qu'ils en avaient comme ça vingt-deux à vingt-cinq dans tout le pays.

Or, moi, qui sais fort bien, par les dépêches du *Journal des Débats*, que le gouvernement siége à Genève et que M. Gavard est conseiller fédéral, je leur ai dit qu'on ne se moquait pas ainsi des gens, et je les ai plantés là.

Toutefois, un scrupule m'est venu depuis : je crois me rappeler que le *Journal des Débats* parlait aussi d'un gouvernement à Berne ; il y a là quelque chose qui ne m'est pas tout à fait clair et que je me ferai expliquer.

Les habitants du pays sont d'ailleurs d'un caractère doux et facile, malgré la petite mésaventure dont je viens de vous parler. Mais leurs habitudes m'offrent à chaque pas des sujets d'étonnement, et je crois que je pourrai faire ici quelques études de mœurs d'un certain intérêt.

Vous savez combien j'aime les jeux de toutes espèces, les cartes et les dames, et jusqu'aux plus bêtes, qui sont les jeux d'esprit. Eh bien, j'ai découvert ici un jeu tout à fait local, dont je ne comprends pas encore toute la portée, et qui m'intrigue plus que je ne saurais vous dire.

En deux mots, le voici. Je ne puis pas entrer dans un café, vers huit heures du soir, sans qu'au bout d'un instant la table principale ne soit occupée par un groupe de personnes qui paraissent appartenir à la classe aisée ; après quelques préparatifs faits à voix basse, et comme se parlant à l'oreille, ces messieurs commencent à jouer avec animation.

C'est un jeu qui n'est pas sans quelque ressemblance avec la *mourra* des Italiens, une sorte de conversation rythmée qui ne cesse pas un instant, les répliques succédant aux répliques ; les exclamations se suivent et s'entrecroisent, et, parmi elles, j'en distingue toujours une qui revient à intervalles réguliers, prononcée avec emphase, et qui doit être un terme consacré du jeu (peut-être le nom de celui-ci) ; c'est *mon benon*, ou quelque chose d'approchant.

Chaque fois que ce mot est prononcé, il y a, je crois, une partie terminée, des gagnants et des perdants. En effet, toujours, à ce moment-là, l'un des joueurs frappe sur la table et demande une nouvelle bouteille, sans doute le résultat de son gain.

D'autres exclamations me semblent typiques, pour autant que j'ai pu les saisir. Toutes les fois

que le terme « module » est employé, tous les joueurs éclatent de rire avec un ensemble admirable. La même chose se produit quand retentissent certaines appellations bizarres tirées de la mythologie égyptienne. Sur ces mots-là, c'est une hilarité qui touche au délire, tandis qu'à d'autres instants, tous les joueurs, poussés par la passion du gain, semblent prêts à se prendre aux cheveux.

Et cela va comme ça jusqu'à onze heures ou minuit. Quelquefois plusieurs tables ensemble se livrent au même passe-temps, et ce jeu doit être bien intéressant, puisqu'il m'est arrivé, en rentrant au logis, de rencontrer des groupes attardés qui jouaient encore, et qui répétaient, dans le silence de la nuit : Mon benon..... rapport..... commission.....

Pour que ce jeu passionne ainsi, il faut qu'on y gagne beaucoup d'argent!

Voilà un jeu que j'apprendrai.

Si la paresse n'est pas la plus forte, à bientôt quelques lignes de votre SERVUS.

Les enfants terribles.

On sait que les enfants mettent souvent leurs parents dans un cruel embarras par leurs réflexions en présence de personnes connues de la maison. Gavarni s'était amusé à recueillir une assez grande variété de ces petits méfaits, dont voici quelques échantillons :

« Est-ce que c'est vrai, m'sieu d'Alby que tu couperais un liard en quatre ?... Sapristi ! comment donc que tu peux faire ? »

* * *

Un gamin annonçant par la porte entr'ouverte : « Maman, c'est ce m'sieu... tu sais ? ce m'sieu qui a ce nez... »

* * *

A un monsieur grand et sec :

« Qui est-ce donc qui a inventé la poudre, monsieur, que papa dit que ce n'est pas toi ? »

* * *

Et ce coup de massue d'Hercule :

« Dis donc, m'sieu, papa dit que tu tues les mouches à quinze pas... mais comment donc que tu peux faire, hein ? »

* * *

Voici d'autres traits plus ou moins authentiques :

« N'est-ce pas m'sieu Lambert, qu'il ne faut pas mettre un *h* à omelette ?... Là, tu vois maman. »

* * *

« N'est-ce pas, maman, que c'est bien vilain de dire : Vous m'embêtez ? Eh bien, ma bonne a dit tout à l'heure à papa : Vous m'embêtez... Ah ! mais oui !...

* * *

M. Auguste P..., bien brossé et bien ganté, sonne à la porte d'une de ses connaissances. Une petite fille vient ouvrir.

« Monsieur Auguste, dit-elle, papa a recommandé de vous dire, quand vous viendriez à l'heure du dîner, qu'il était sorti... N'est-ce pas, papa, que tu as dit cela ? »

* * *

« Savez-vous, ma chère, disait l'autre jour, avec force câlineries, Mme de F... à une bonne amie du monde, savez-vous que c'est mal à vous d'être restée si longtemps éloignée sans nous donner seulement un signe de vie !

— C'est un reproche mal fondé, reprit l'amie, je vous ai écrit, j'ai même été fort étonnée de voir ma lettre sans réponse.

— Est-ce possible ! reprit Mme de F..., manifestant autant de chagrin que de surprise, la poste n'en fait jamais d'autres.

— Mais si, maman, interrompit le fils de la maison, jeune bambin, étranger aux petits mystères de la comédie sociale, j'étais là quand tu l'as lue, la lettre de madame..., même que tu as dit que ça ne valait pas le port.

* * *

« Petit chérubin, dit un vieux monsieur en visite, j'ai apporté du bonbon pour vous ; je vous le donnerai quand je m'en irai.

— Eh bien ! monsieur, donne-le moi tout de suite et puis va-t'en.

* * *

Une dame se plaignait, dans une compagnie, qu'elle commençait à perdre ses cheveux.

« Mais non, maman, s'écria sa petite fille, tu les as tous mis hier soir dans ton tiroir. »

* * *

Il y a des enfants qui annoncent de bonne heure un esprit réfléchi. Un ecclésiastique interrogeait un jeune garçon sur son catéchisme et lui demandait :

« Où est Dieu ? — Je vous répondrai, lui répondit l'enfant, quand vous m'aurez dit où il n'est pas. »

Lo monnâi, l'âno et lè dou capucins.

Lo monnâi d'on veladze dâo coté dè Velarimbou passâvè avoué se n'âno et sa tserretta dévant on cabaret, et coumeint l'amâvè prâo bâirè on verro quand fasâi sè tornâïès po allâ queri à mâodrè, l'attatsè lo bourrisquo à la baragne et va tapâ po quartetta. Tandi que l'irè attrabliâ, dou capucins vegnirant à passâ su la route et se diant :

— Se ne fasâ 'na farça âo monnâi ?

— Bin s'on vâo !....

Adan mè dou coo sè mettant â dépleyî l'âno, et ion dè leu châotè à cambelion déssus, et vïa. L'autro s'einfatè lo bori âo cou, s'ajustè lè corrâi, crotsé lè traits âo maillon et restè pliantâ sein budzi dein lè lemons.

Quand lo monnâi l'eut subliâ son verratson, revint po preindrè sa tserrettè et continuâ la tornâïe ; mâ min dè bourrisquo et à sa pliace on pére capucin, avoué sa roba rosetta, sa cordetta à la cheintere et son bréviéro dein 'na betatse. Lo monnâi fe bin tant ébahi que ne savâi què derè. Adon lo capucin lâi fâ :